

Comme l'oued au désert

Homélies

Année B

2017-2018

<http://lhomeliedudimanche.fr>

TABLE DES MATIÈRES

	page
Laissez le présent ad-venir	4
Consolez, consolez mon peuple !	10
Que dis-tu de toi-même ?	17
Tenir conte de Noël...	22
Aimer nos familles « à partir de la fin »	29
Non-vœux, ou vœux ignaciens	33
Épiphanie : êtes-vous fabophile ?	35
André, le Protoclet	38
Il était une fois Jonas...	43
Aliéné, possédé, exorcisé...	49
Des sommaires pas si sommaires	54
Fréquenter les infréquentables	58
Cendres : soyons des justes illucides	65
Poussés par l'Esprit	69
Transfiguration : la métamorphose anti-kafkaïenne	73
Le Corps-Temple	78
À chacun son Cyrus !	83
Grain de blé d'amour...	87
Comment devenir dépassionnés	93
La commensalité du Jeudi saint	97
Comme un agneau conduit à l'abattoir	101
Deux prérequis de Pâques	105
Lier Pâques et paix	108
Le courage pascal	112
La différence entre martyr et kamikaze ou djihadiste	116
Le témoin venu d'ailleurs	120
L'Esprit nous précède	124
Les saints de la porte d'à côté	128
Pentecôte, ou l'accomplissement de Babel	132
Vivre de la Trinité en nous	135
Les deux épicleses eucharistiques	141
Un psaume des profondeurs	147
Un Royaume colibri, papillon, small, not big	150
Dès le sein de ta mère...	156
Petite théologie du football	161
Nul n'est prophète en son pays	169
Deux par deux, sans rien pour la route	173
Il a détruit le mur de la haine	178
De l'achat au don	182
Faire ou croire ?	187
Le peuple des murmures	191
Les fous, les sages, et les simples	196

Sur quoi fonder le mariage ?	200
La coutume sans la vérité est une vieille erreur	205
Le <i>speed dating</i> en mode Jésus	211
Le vertige identitaire	217
Dieu s'est fait infâme	221
Scandale ! Vous avez dit scandale ?	229
Le semblable par le semblable	235
Comme une épée à deux tranchants	241
Premiers de cordée façon Jésus	246
Comme l'oued au désert	252
Conjuguer le verbe aimer à l'impératif	256
Quelle est la vraie valeur de ce que nous donnons ?	262
Jésus, Fukuyama ou Huntington ?	269
Le préfet le plus célèbre	275

Laissez le présent ad-venir

Homélie du 1^o Dimanche de l'Avent / Année B
03/12/2017

La météo du jour

- Savez-vous quel temps il fera demain ?
- Facile ! me direz-vous. Un clic sur le site de météo France et j'ai les prédictions : « pluies éparses ».
- N'y a-t-il pas une autre information à côté du nuage avec ses gouttes ?
- Si : un chiffre. 3.
- Et donc ?
- ? ? ?
- C'est ce qu'on appelle l'indice de confiance des prédictions météo. Il varie entre 0 (très peu sûr) à 5 (quasi certain). Car en réalité, il n'y a rien de plus difficile à prévoir que la météo, terrestre ou marine. La prédiction du lendemain est à peu près fiable (quoique localement cela puisse varier beaucoup !). Celle de la semaine est moyennement fiable. Celle à 15 jours n'est qu'une indication de tendance. Et on a pu démontrer qu'au-delà de 15 jours, il est strictement impossible (mathématiquement) de prédire quel temps il fera...

À l'improviste

Jésus ne pouvait connaître la théorie du chaos qui sous-tend cette imprévisibilité radicale de ce qui va arriver. Mais il en a l'intuition spirituelle. Pour lui visiblement, le présent de Dieu n'est pas la simple prolongation du passé humain. Il peut se produire du neuf à tout instant, déjouant les plans, les stratégies, les calculs. « *Vous ne savez pas...* » : ce constat d'inconnaissance revient très souvent dans les Évangiles. « *Vous ne savez pas quand ce sera le moment. [...] Vous ne savez pas quand vient le maître de la maison...* »

Ici, c'est l'ignorance de la date du cambriolage, du retour du maître parti en voyage, du royaume de Dieu lui-même. C'est « à l'improviste » que se manifeste l'arrivée du maître.

Le présent de Dieu ne peut donc pas se programmer, se planifier. Il n'est pas prédictible, plus encore que la météo à 15 jours. Surveiller ou contrôler ne sert à rien. C'est *veiller* qui est l'attitude juste, c'est-à-dire guetter les signes d'une ad-venue inattendue et imprévisible.

Le présent de la foi chrétienne est un *événement*, au sens littéral du terme : *ex-venire* = ce qui vient d'ailleurs. Il nous est donné par un Autre. Il échappe à toute mainmise.

Plus encore : ce présent nous vient du futur. Le Christ ressuscité venant à notre rencontre engendre dans notre vie ces événements par lesquels il nous invite à orienter notre existence vers la plénitude finale. « *Deviens qui tu seras* » : notre vocation en Christ reflue sur notre condition actuelle, tel le mascaret remontant de la mer au fleuve par l'embouchure en une étrange vague à contre-courant...

D'où le nom du temps liturgique qui commence : *ad-ventus* = *Avent* = ce qui vient vers nous.

De Laplace à Planck

Les conséquences spirituelles de cette conception adventiste du présent sont majeures. Prenons une comparaison avec les sciences physiques. La mécanique classique d'Isaac Newton et Johannes Kepler assignait une place et une vitesse à chaque chose, à chaque instant, de façon sûre et certaine. Le physicien Pierre-Simon de Laplace affirmait triomphalement que les lois de la nature avec les conditions initiales suffisaient à tout prévoir de l'évolution du monde ¹ !

Puis est venu Henri Poincaré avec la démonstration qu'on ne sait mathématiquement pas résoudre les équations de l'attraction gravitationnelle de trois corps distincts. À trois c'est impossible, alors avec des myriades de planètes... !

Konrad Lorenz a enfoncé le clou avec son fameux *effet papillon* pour illustrer l'imprédictibilité de la météo : les battements d'ailes d'un papillon au Brésil peuvent provoquer de proche en proche un ouragan sur les côtes du Texas ! Les équations du temps sont trop sensibles aux infimes variations des conditions initiales pour qu'on sache réellement où elles conduisent. Elles se mettent à diverger très vite.

Benoît Mandelbrot a enchaîné avec sa théorie des fractales, où de surprenantes figures apparaissent d'elles-mêmes dans la nature comme dans les mathématiques.

1. C'est le fameux « démon de Laplace » : « Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était suffisamment vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. », *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814.

Werner Heisenberg et Max Planck avec la mécanique quantique ont troublé encore davantage la vieille conception déterministe en démontrant que dans l'infiniment petit, on ne pouvait pas connaître à la fois la masse et la vitesse d'une particule, et qu'il fallait donc parler de probabilité de présence plutôt que de présence...

« Vous ne savez pas... » semble être le refrain de cette théorie du chaos, déterministe (Lorenz) ou indéterministe (Planck). Le fait d'accepter de ne pas savoir permet paradoxalement d'observer des phénomènes inaperçus autrement. C'est comme si le *nuage d'inconnaissance* (ouvrage anonyme du XIV^e siècle) ou la *docte ignorance* (c'est le titre d'un ouvrage de Nicolas de Cues au XV^e siècle) filtraient la lumière pour éclairer des événements surgissant à l'improviste. Dans cette nouvelle physique, le réel possède la capacité de s'auto-organiser, sans autre apport que lui-même. De nouvelles structures, de nouvelles organisations émergent sans que personne les aient prévues, sans qu'on ait pu les annoncer, les décrire ou même les imaginer auparavant.

Un présent adventiste

Toutes proportions gardées, le présent du royaume évoqué par Jésus ressemble à l'émergence des physiques du chaos. Les psychanalystes et les tenants du développement personnel vous répètent à l'envie que c'est notre passé qui vous détermine. Avec une approche très mécaniste, ils croient que c'est en plongeant dans la préhistoire de la souffrance qu'on peut s'en libérer, par la parole, la reconnaissance de victimes et de coupables. Symétriquement, les idéologies politiques du XX^e siècle nous ont vendu une autre approche elle aussi très mécaniste : faire table rase du passé et fabriquer le surhomme (communiste ou nazi) à la force du poignet.

Le présent évoqué par Jésus ne relève ni de Freud, ni de Marx ou Nietzsche. C'est un présent *émergeant, événementiel*, où la confession de non-savoir entraîne la vigilance, qui permet de discerner les signes d'une émergence inouïe, d'une advenue étonnante. C'est un présent qui nous vient de notre avenir en Christ et non de notre passé humain.

C'est par exemple Jacques Fesch devenant saint en allant vers l'échafaud.

C'est Paul Claudel surpris et bouleversé par un Magnificat à Notre-Dame de Paris.

C'est Thérèse de Lisieux entendant son père soupirer après la 'comédie' de Noël faite pour elle.

C'est l'Abbé Pierre laissant éclater sa colère devant un bébé mort de froid en l'hiver 1954.

C'est la facture de la jambe d'Ignace de Loyola qui l'immobilise et lui fait lire la vie des saints.

C'est Bernadette Soubirous attentive à l'inhabituel dans la tute aux cochons (grotte de Massabielle) lorsqu'elle va ramasser du bois mort pour sa famille.

C'est Augustin le manichéen qui dans sa quête intérieure entend le fameux : '*tolle et lege*' ('prends et lis ') pour découvrir la Bible.

C'est...

Le Christ vient *aujourd'hui* dans nos vies, comme un voleur, « à l'improviste ». Il y a des surgissements qui ne s'expliquent qu'ainsi, des événements qui en sont la trace, des émergences spirituelles qui en prennent des formes surprenantes. Le tout est d'être assez éveillés pour ne pas les manquer, assez vigilants pour en accueillir l'imprévu.

L'Avent est le temps de cette radicale disponibilité au présent de Dieu, capable de faire surgir ce qui n'aurait pas dû ou pas pu arriver, capable de créer du si neuf qu'il en est inimaginable ou impossible auparavant.

Du management à l'effectuation

Un petit clin d'œil pour terminer. Ce débat entre déterminisme et imprédictibilité qui agite les scientifiques rebondit de façon intéressante dans un autre domaine. Il oppose en management les tenants d'une conception classique à ceux qui essaient de penser le chaos et l'auto-organisation en entreprise. Les tenants du management classique sont connus : Ford et le taylorisme, Toyota et le lean management, les psys ou les coaches individuels et le développement personnel, les entraîneurs sportifs et le coaching d'équipe etc. Les offres pullulent sur le marché des cabinets conseils ! Chacun essaie de bâtir son concept-clé (organisation scientifique du travail, lean, coaching, équipe performante etc.), écrit des livres dessus, et trouve ainsi des clients pour tester leurs théories.

Un autre courant (avec le même risque) essaie depuis peu de s'inspirer de la théorie du chaos pour mieux libérer l'énergie des travailleurs. Plutôt que de contrôler, de prévoir et d'organiser, les managers et dirigeants auraient peut-être intérêt à accompagner, laisser s'auto-organiser, favoriser l'émergence² de ce qu'on n'a pas prévu. La co-construction, l'itération, la centration sur les moyens disponibles plus que sur des objectifs irréalistes, la confiance dans l'initiative sont quelques-unes des valeurs clés de ces nouveaux leaders. Cela relève de la maïeutique (accompagner le réel pour qu'il accouche de lui-même) et non du calcul prévisionnel. Ce management par *effectuation* se caractérise par le discernement des effets possibles, des efforts produits par les libres interactions entre les collaborateurs, et avec le marché³. Il cherche à profiter des opportunités qui surgissent et non à les provoquer, à laisser le chaos proliférer au lieu de tout contrôler en mode directif descendant, confiant dans la capacité d'auto-organisation et d'émergence qui fera surgir de ce chaos de nouvelles initiatives. Bref : en management également, laisser advenir le présent est peut-être plus

2. Une structure est dite *émergente* si elle apparaît brutalement et est issue de la dynamique, c'est-à-dire que ses propriétés n'existaient pas préalablement dans les éléments qui l'ont composée. On appelle « émergence » une combinaison préexistante d'éléments préexistants produisant quelque chose de totalement inattendu. Un exemple classique de ce type de phénomène est celui de l'eau, dont les caractéristiques les plus remarquables sont totalement imprévisibles au vu de celles de ses deux composants, l'hydrogène et l'oxygène ; pourtant la combinaison des deux ingrédients donne naissance à quelque chose d'entièrement neuf.

3. Cf. par exemple <https://philippesilberzahn.com/2011/02/28/comment-entrepreneurs-pensent-agissent-principes-effectuation/>

humanisant, plus fécond, que de diriger les hommes et finalement de les *manipuler* (c'est la même racine que le mot *management*).

Que ce temps de l'Avent nous convertisse à l'ouverture du cœur :
laissons le présent *advenir* en nous.

Consolez, consolez mon peuple !

Homélie du 2^o Dimanche de l'Avent / Année B
10/12/2017

Sur quelle épaule allez-vous pleurer ?

Qui vous console quand cela va mal pour vous ? Comment fait-il (elle) ?

Dans quelles activités avez-vous cherché soutien et réconfort dans les périodes difficiles ?

La question de la consolation fait partie de toute expérience vraiment humaine. La Bible constate d'une voix unanime qu'elle fait également partie de l'expérience authentiquement spirituelle. Impossible de chercher Dieu sans passer par des phases de désolation. De ces traversées amères, atones ou désertiques surgissent souvent de vraies consolations, le plus souvent là où on ne les attendait pas.

Faites la liste mentalement des ressources et des personnes qui ont été pour vous des consolations sur le plan humain (affectif, psychologique, social...) et/ou spirituel. Mettez-la par écrit, pour ne pas oublier lors des rechutes possibles les points d'appui qui vous ont déjà permis de sortir de l'impasse. Pour certains c'est la musique, la lecture, un feu de cheminée. Pour d'autres, c'est le téléphone, les messages échangés, un bon restaurant avec des amis...

La Bible a construit son propre inventaire à la Prévert de ressources consolatrices. Par tâtonnements successifs, par hasard, par grâce, les auteurs bibliques égrènent tout au long des Écritures ce qui leur apporte de l'énergie pour rester solides malgré la météo mauvaise.

Pour notre première lecture, cette consolation est la mission première du prophète. Isaïe est envoyé annoncer la consolation au peuple de Dieu :

« Consolez, consolez mon peuple, - dit votre Dieu - parlez au cœur de Jérusalem.

Proclamez que son service est accompli, que son crime est expié, qu'elle a reçu de la main du Seigneur le double pour toutes ses fautes. » (Is 40, 1-5.9-11).

Cette consolation-là est liée au pardon. À ceux qui se désolent (et ils ont raison de le faire !) de leurs fautes, Dieu apporte la fin des larmes de repentir. Cette consolation sur une communion d'amour retrouvé entre

Dieu lui-même et ceux que le péché avait éloigné : « Comme un berger, il fait paître son troupeau : son bras rassemble les agneaux, il les porte sur son cœur, il mène les brebis qui allaitent. »

On retrouve ainsi très tôt la béatitude si étrange de Jésus : « heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ». S'attrister de son péché est donc une promesse de consolation plus grande encore (ce que la théologie catholique appellera l'attrition/contrition dans la démarche du sacrement de réconciliation). Le courage de se reconnaître pécheur est source de bénédiction !

À relire rapidement les autres témoignages de notre bibliothèque juive et chrétienne, on peut dresser une première liste fort utile de sources possibles de consolation.

1. La présence fraternelle d'amis, de membres de l'Église

Actes 28,14 : « ... y trouvant des frères, nous eûmes la *consolation* de rester sept jours avec eux ».

Colossiens 4,11 : « Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue, ainsi que Marc, le cousin de Barnabé, au sujet duquel vous avez reçu des instructions : s'il vient chez vous, faites-lui bon accueil. Jésus surnommé Justus vous salue également. De ceux qui nous sont venus de la Circoncision, ce sont les seuls qui travaillent avec moi pour le Royaume de Dieu ; ils m'ont été une *consolation* ».

Un de nos réflexes suite au chagrin, à la douleur ou la déprime est de nous de nous isoler. Nous croyons qu'en nous recroquevillant sur notre tristesse, en nous coupant des autres, nous pourrions plus facilement nous reconstruire. Tel un ours blessé léchant ses plaies dans une caverne cachée, nous sommes exposés à la tentation de vouloir disparaître. Or la fraternité est un baume précieux sur les plaies de chacun. Bien sûr, ce n'est pas la présence de n'importe qui qui pourra nous soulager. Certains sont trop bavards, d'autres trop superficiels, ou trop dramatiques. À nous de discerner rapidement ceux qui peuvent nous faire du bien. Mais le pire est de se mettre aux abonnés absents, en croyant que le temps nous guérira tout seul. L'Église n'est vraiment fraternelle que quand elle offre ainsi à celui qui est dans la peine l'écoute, la proximité, la chaleur humaine qui le consoleront doucement.

C'est d'ailleurs une dimension essentielle de la mission apostolique selon Paul. Dans sa deuxième lettre aux corinthiens, il emploie le terme pas moins de 14 fois (ch.2 et ch.7) pour en faire le cœur de son ministère.

Diacres, prêtres et évêques ont donc au centre de leur identité la charge d'être des consolateurs : en ont-ils conscience ? Et avec eux, l'Église tout entière, parce qu'elle est apostolique, a pour mission de consoler ceux qui souffrent, matériellement et spirituellement.

2. Parmi le soutien des proches, la Bible place l'amour conjugal comme une source majeure de consolation. Le Cantique des cantiques en est le plus beau chant.

Un mari peut être consolé par sa femme de la mort de sa mère : « Isaac introduisit Rébecca dans sa tente : il la prit et elle devint sa femme et il l'aima. Et Isaac se consola de la perte de sa mère » (Gn 24). Plus largement, l'amour familial permet d'inscrire la chaîne des deuils à traverser dans une histoire commune, riche de sens et d'affection.

3. Le travail peut être une consolation !

On l'oublie trop souvent : ce n'est pas le travail en lui-même qui est une malédiction, c'est la pénibilité du travail qui est une conséquence du désordre apporté par la chute originelle selon Gn 3. Du coup, chacun peut trouver dans son activité professionnelle de quoi le tirer des mauvais jours !

« Quand Lamek eut 182 ans, il engendra un fils. Il lui donna le nom de Noé, car, dit-il, "celui-ci nous apportera, dans notre travail et le labeur de nos mains, une *consolation* tirée du sol que Yahvé a maudit" » (Gn 5,29).

Le travail comme thérapie consolatrice ? ! Certains s'y donnent à l'excès, et veulent noyer leur tristesse dans la suractivité, comme d'autres noient leur chagrin dans l'alcool. Mais, avec modération, l'investissement dans son travail est réellement source d'équilibre, tellement humanisante que la tradition monastique n'hésitera pas à classer le travail comme le meilleur remède à l'acédie, cette dépression spirituelle peuplée de désolations et de déserts intérieurs. S'accrocher à son travail quand tout va mal est une réaction de santé bien connue de la sagesse populaire. À condition que ce travail n'engendre pas lui-même désolation, ce qui est un autre enjeu...

4. Les Écritures

Eh oui ! Lire la Bible en cas de coup de blues vaut mieux qu'un Prozac ou un Stilnox ! Car les psaumes ont trouvé les mots pour crier nos angoisses, nos détresses, nos peines les plus profondes. Car les prophètes ont

transmis les promesses qui réveillent notre espérance alors que notre cœur est en charpie. Car l'histoire de ce peuple à la nuque raide qui gémit sous le joug de son élection a bien des points communs avec notre propre histoire, personnelle et collective.

Lire la Bible quand ça va mal, c'est redécouvrir que nous ne sommes pas les premiers à soupirer ainsi, que d'autres y sont passés, qu'ils ont trouvé les mots et l'espérance pour chanceler sans trembler, vaciller sans se laisser détruire.

Ainsi les Macchabées, révoltés payant le prix fort de leur insurrection contre une domination ennemie sacrilège, en ont fait l'expérience : « Pour nous, quoique nous n'en ayons pas besoin, ayant pour consolation les saints livres qui sont en nos mains... » (1 Maccabées 12,9). Et Paul, au milieu de ses tribulations, le dit avec force : « En effet, tout ce qui a été écrit dans le passé le fut pour notre instruction, afin que la constance et la consolation que donnent les Écritures nous procurent l'espérance » (Rm 15,4).

5. Refuser les consolateurs 'pénibles'

Le livre de Job est tout entier concentré sur la douleur innocente de Job. Il cherche une explication, il gémit sur son tas d'ordures, couvert d'ulcères. Pourtant il récuse un à un ceux qui voudraient lui apporter une consolation trop facile. Trop facile, trop superficielle, et finalement trop injuste, car basée sur l'idée fausse du principe de rétribution : 'tu n'a finalement que ce que tu mérites, à cause de ce que tu as fait de mal, même sans le savoir. Alors accepte, résigne-toi, et la paix viendra'. Ce faux raisonnement resurgit aujourd'hui dans bien des techniques psychologiques, ou du karma, ou de méditation... Cela n'apaise pas Job, qui trouve les plaidoyers de ses visiteurs très inconsistants, pas du tout à la hauteur de l'évènement de malheur qui le frappe. « Que de fois ai-je entendu de tels propos, et quels pénibles consolateurs vous faites ! » (Job 16).

Les psaumes font écho à Job : « Au jour d'angoisse j'ai cherché le Seigneur ; la nuit, j'ai tendu la main sans relâche, mon âme a refusé d'être consolée... » (Ps 77)

Et Jérémie renchérit : « à Rama, une voix se fait entendre, une plainte amère ; c'est Rachel qui pleure ses fils. Elle ne veut pas être consolée pour ses fils, car ils ne sont plus » (Jr 31,14).

Être consolé demande donc paradoxalement de refuser les consolations trop faciles qui s'offrent à nous, que ce soit le divertissement pascalien (étourdissement dans les plaisirs, spectacles) ou les bondieuseries ('allume une bougie, fais une neuvaine et tout s'arrangera...'), l'exigence de Job doit être la nôtre : pas d'ersatz de consolation ! Ce qui nous oblige à chercher davantage, à attendre plus longtemps peut-être, à être plus à vif. Mais la vraie consolation est à ce prix.

6. Consoler ceux qui nous font du mal

Consolés, nous deviendrons consolateurs. Blessés, nous apprendrons à guérir. Désolés, nous pourrons ensuite reconforter.

C'est par exemple l'expérience de Jacob, trahi par ses frères, abandonné au fond d'une citerne puis vendu par eux comme esclave. De sa déchéance en Égypte, il fera une source bénédiction pour tout le peuple hébreu. Au lieu de se venger, il consolera ses frères effarés de constater l'ampleur de leur crime envers lui : « Ses frères eux-mêmes vinrent et, se jetant à ses pieds, dirent : "Nous voici pour toi comme des esclaves !" Mais Joseph leur répondit : "Ne craignez point ! Vais-je me substituer à Dieu ? Le mal que vous aviez dessein de me faire, le dessein de Dieu l'a tourné en bien, afin d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui : sauver la vie à un peuple nombreux. Maintenant, ne craignez point : c'est moi qui vous entretiendrai, ainsi que les personnes à votre charge." Il les *consola* et leur parla affectueusement » (Gn 50,19ss).

La puissance de la consolation n'est pas que pour nous : elle est destinée à diffuser par nous à tous nos proches. Elle fait même partie de l'amour des ennemis que Jésus signale comme spécifique de l'identité chrétienne. Celui qui console son ennemi en pleurs est vraiment fils de Dieu. De Nelson Mandela et son comité de réconciliation nationale aux églises du Rwanda et du Burundi poursuivant ce même travail de réconciliation après le génocide, de Maïti Girtanner consolant son ancien bourreau nazi de la peur de la mort à Jean-Paul II embrassant son assassin Ali Agça dans sa prison, consoler son ennemi est la marque d'un amour proprement divin. Paul avait ouvert la voie : « On nous insulte et nous bénissons ; on nous persécute et nous l'endurons ; on nous calomnie et nous consolons » (1Co 4,13).

7. L'Esprit-Saint consolateur

Finalement, c'est de l'Esprit-Saint lui-même que vient la consolation.

Syméon l'attendait au seuil du Temple de Jérusalem : « Et voici qu'il y avait à Jérusalem un homme du nom de Syméon. Cet homme était juste et pieux; il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint reposait sur lui » (Lc 2).

Les Églises l'ont très tôt découvert : « Cependant les Églises jouissaient de la paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie ; elles s'édifiaient et vivaient dans la crainte du Seigneur, et elles étaient comblées de la consolation du Saint Esprit » (Ac 9,31). Et le cantique de Pentecôte en est témoin : « Viens Esprit consolateur... »

L'Esprit est la douceur de Dieu en action venant nous chérir, nous porter sur ses genoux, nous bénir et nous serrer contre lui. Un immense hug spirituel en fait ! C'est donc en priant l'Esprit-Saint que nous pourrions accueillir la douceur de la consolation divine.

Cette liste à la Prévert, chacun la complétera avec ses sources de consolation à lui : la musique, la beauté-là de la nature, un sport régénérateur etc...

L'essentiel est de croire que la mission d'Isaïe continue aujourd'hui : « Consolez, consolez mon peuple... »

Que dis-tu de toi-même ?

Homélie du 3^e Dimanche de l'Avent / Année B
17/12/2017

Qui es-tu ?

Si l'on vous posait la question à brûle pourpoint, que répondriez-vous ?
Après avoir décliné votre identité (nom, prénom, adresse...), on vous relancerait :

- Cela ne nous suffit pas pour te connaître. Qui es-tu vraiment ?

Vous pourriez alors évoquer votre métier, vos passions, votre vie de famille etc. et en même temps, vous sentiriez le piège : cette commission d'enquête qui m'assaille de ses questions doit bien avoir une idée derrière la tête... Elle cherche à me ranger dans une de ses cases préétablies. Mais peut-on définir quelqu'un en quelques signalements ? Le mystère de chacun est si grand qu'il résiste à toute réduction à son métier, sa taille, son origine ou autre. Son identité échappe à toute classification savante.

- Une fois que je vous aurai dit mon nom, mon métier, ma famille, mes hobbies, saurez-vous qui je suis ?

« Je est un autre », écrivait Rimbaud avec son expérience poétique du caractère insondable du mystère de chacun. La psychanalyse a souligné le trait en explorant la part d'inconscient qui nous façonne. « *Wo es war, soll Ich werden* » (là où ça était, je dois advenir) : la maxime de Freud indique le 'je suis' comme un travail sur soi, long, onéreux et patient labeur de parole et d'analyse. Les sciences sociales lui ont emboîté le pas : la sociologie avec le déterminisme social qui prédestine notre identité à reproduire le comportement normatif de sa classe ; l'anthropologie avec les lois et les structures sculptant l'identité d'une ethnie ; l'économie avec d'autres lois qui aliènent ou libèrent celui qui se définit par son travail etc. Bref : l'être humain est un mystère, et bien malin qui pourra répondre « je suis ceci où je suis cela », comme si c'était suffisant pour le définir.

D'ailleurs, Dieu lui-même ne fait pas autre chose. Quand Moïse insiste plusieurs fois : « qui es-tu ? », Dieu répond par l'énigmatique Tétragramme YHWH, qui unifie les trois modalités du verbe être en une seule identité (« je suis qui je serai » est la moins mauvaise traduction sans doute). Comme quoi l'identité divine elle aussi - et elle la première -

échappe à toute mainmise humaine, à toute définition ou classement (et c'est d'ailleurs pour cela que le Tétragramme ne doit pas être prononcé dans la foi juive).

Voilà le piège tendu à Jean-Baptiste par la commission d'enquête composée de prêtres et de lévites envoyée par les fonctionnaires du Temple de Jérusalem. S'il répond en cochant une des cases de leur questionnaire (Élie, le Messie, le grand prophète qui doit venir), il sera accusé de blasphème ou traité d'usurpateur. S'il ne répond rien, on le traitera de pauvre fou - avec ses poils de chameau et ses sauterelles - qui ne sait même pas qui il est.

Ce piège nous est souvent tendu à nous également, pourtant bien moins gênants et bien moins prophétiques que Jean-Baptiste ! Au travail, en politique, en famille, la question revient pour nous enfermer sous telle ou telle étiquette : *qui es-tu ? que dis-tu de toi-même ?*

Jean-Baptiste déjoue ce piège par trois fois en affirmant d'abord ce qu'il n'est pas. *Je ne suis pas* (cf. le sermon de Tauler intitulé : *non sum*) Élie, ni le Messie, ni le grand prophète. L'identité personnelle chez Jean-Baptiste est d'abord négative. Il faut éliminer les fausses images préconçues à son sujet pour découvrir qui il est. La fécondité de cette identité négative est toujours aussi étonnante pour nous aujourd'hui. *Je ne suis pas* le sauveur du monde (ni de mon conjoint ou de mes enfants). *Je ne suis pas* l'indispensable maillon de mon entreprise. *Je ne suis pas* le champion aux exploits indépasseables... Cette série de confessions de non-être peut devenir très libératrice, car je n'ai plus besoin alors de courir après des modèles héroïques imposés par d'autres. Elle peut également devenir joyeuse, car faire le deuil de ce que je ne suis pas me recentre avec bonheur sur ce qui me correspond vraiment.

À l'instar de Jean-Baptiste, faites donc votre liste de « non sum », pour ne pas vous laisser embarquer dans des courses à une identité étrangère à la vôtre.

Que dis-tu de toi-même ?

Vient ensuite le moment crucial où il ne suffit plus de décrocher les grappins des identités autres que la vôtre.

- Que dis-tu de toi-même ?

Il faut bien répondre quelque chose. Mais quoi ?

- « J'ai telles qualités, tels défauts ? » (on dirait un mauvais entretien d'embauche).

- « Je gagne tant par an, j'ai telles responsabilités et telles médailles » ? (cela sonne comme un éloge funèbre)...

Le génie de Jean-Baptiste est là encore de ne pas rester centré sur soi, mais sur un autre. « *Je suis la voix qui crie dans le désert...* » Or la voix ne peut exister sans le corps qui la porte. Or la voix n'est rien sans la parole au service de laquelle elle met son timbre, sa couleur, sa largeur de tessiture etc.

Autrement dit : l'identité de Jean-Baptiste (et la nôtre !) est relationnelle. Elle vient d'un autre (comme la voix vient du corps), et elle est pour un autre encore (comme la voix est pour la parole ou le chant). Elle est un trait d'union entre des personnes. Les sciences humaines diraient : « je » n'advient comme sujet que dans l'interaction avec d'autres sujets émergeant eux-mêmes de ce réseau de relations, de parole, de communion entre des êtres. Saint Thomas d'Aquin osait dire qu'en Dieu il n'y a pas d'abord l'être (la nature divine) puis les trois Personnes. « En Dieu, la relation est substantielle », disait-il, c'est-à-dire : c'est la communion d'amour unissant le Père et le Fils dans l'Esprit qui fait exister chacune des trois Personnes avec son identité propre.

Notre identité humaine, à l'image de Dieu, n'est pas figée, pré-écrite. Elle n'est pas anarchique non plus. C'est dans la relation, mieux : dans la communion d'amour avec d'autres que je deviens qui je suis réellement.

« Deviens qui tu seras » est la maxime des chrétiens qui attendent de voir pleine révélation des fils de Dieu dans le Christ en gloire. Alors « nous connaissons comme nous sommes connus ». D'ici là, nous ne nous voyons nous-mêmes que de manière floue, comme dans un miroir, en énigme, en attendant que se lève le voile d'ignorance posée sur notre propre connaissance de nous-mêmes (cf. 2Co 13,12).

Église, que dis-tu de toi-même ?

Terminons en mentionnant que la question : *que dis-tu de toi-même ?* vaut pour l'identité collective comme pour l'identité personnelle. Ce fut la principale question au cœur des travaux et des débats du concile Vatican II. Mgr. Philips, l'un des principaux artisans du texte sur l'Église (*Lumen Gentium*) le raconte longuement. Il affirme que dès le départ la question centrale pour les Pères est celle-ci : « **Église de Dieu que dis-tu de toi-même ? Quelle est ta profession de foi sur ton être et sur ta mission ?** » ⁴.

Pendant quatre ans (de 1962 à 1965), l'Église catholique a parcouru à sa manière le chemin de Jean-Baptiste pour répondre à cette question centrale. Elle l'a fait en répondant d'abord par la négative : non l'Église n'est pas pyramidale. Non elle n'est pas toute entière concentrée à Rome. Non elle n'est pas l'Église des riches et des puissants. Le geste prophétique des papes du concile accompagnèrent ces dénégations successives. Jean XXIII renonça à la tiare et à la chaise à porteurs. Il se fit enterrer dans un simple cercueil de bois nu. Paul VI sortit du diocèse de Rome pour voyager à travers le monde entier. Il se faisait appeler serviteur des serviteurs...

Et puis vint la réponse positive à la manière de Jean-Baptiste.

- Église, que dis-tu de toi-même ?

- Pour parler de moi, je parlerai de ma relation à un autre, le Christ, dont la lumière inonde mon visage pour que je la réfléchisse vers tous les peuples de la terre.

D'où le titre de la constitution conciliaire : le Christ est la lumière des nations (*Lumen Gentium*) et l'Église renvoie quelque chose de cette lumière à tous pour qu'ils ne marchent plus dans la nuit. Mieux encore, le plan de la constitution conciliaire reprend la dynamique suggérée par l'image de la voix criant dans le désert. L'Église en effet naît de la Trinité (comme la voix sort du corps), elle porte l'Évangile à toute créature (comme la voix est au service de la parole), et elle retourne à la Trinité avec dans ses bagages la part d'humanité qui a écouté sa voix et son message.

Méditez sur le plan de *Lumen Gentium* : ces huit chapitres sont - dans leurs intitulés et leur succession - un petit bijou spirituel nous aidant à penser notre propre identité, ouverte, relationnelle, communionnelle...

4. Mgr Philips, *L'Église et son mystère au deuxième Concile du Vatican : histoire, texte et commentaire de la Constitution Lumen Gentium*, coll. Unam Sanctam, Tome I, Paris, Desclée et Cie, 1967, p. 15.

La prochaine fois qu'on vous pressera de questions sur votre identité : *qui es-tu ? que dis-tu de toi-même ?* (ou équivalent), pensez à l'humble réponse de Jean-Baptiste : *je ne suis pas... Je suis la voix...*

Tenir conte de Noël...

Homélie pour la fête de Noël / Année B

24/12/2017

La faute d'orthographe est bien sûr voulue. Noël est le temps des contes, et la plupart des veillées dans nos églises commencent avec un conte de Noël : indispensable !

Pourquoi se raconter des histoires devant la crèche ? Quelle est la fonction sociale de ces légendes merveilleuses qui courent d'une génération à l'autre ? Quelle valeur spirituelle accorder à ces enjoliveurs d'événements que sont nos histoires de fées, de lutins et autres Saint-Nicolas ?

Qu'est-ce qu'un conte ?

On peut le distinguer de la fable, qui est à visée morale, voire moralisante (cf. la leçon de la fable). Et également du mythe, qui a pour but de fonder hors du temps les modes de vie actuels. Un conte n'est pas non plus une parabole, qui développe une image en y transposant les éléments contemporains ; ni une allégorie, qui projette terme à terme des personnages et objets d'une situation dans une scène imaginaire.

Le conte est plutôt proche de la légende, au sens étymologique du terme : *legenda* (en latin) = *ce qui doit être lu pour comprendre tel événement*. Sans la légende au bas d'une cartographie, impossible de décoder les chiffres et graphiques représentés. De même, sans le conte de Noël, la nativité du Christ risque fort de ne pas être interprétée à sa juste profondeur...

Le conte se raconte : c'est donc tout simplement un récit, imaginé à partir d'un événement pour en faire percevoir toute la richesse.

Les spécialistes du conte ont identifié au moins trois fonctions sociales de ce genre littéraire (ou plutôt oral) : divertir /instruire /initier.

Divertir

On raconte une histoire étincelante pour aider un enfant à s'endormir, ou à patienter pendant une longue veillée, ou à se calmer après une colère en ouvrant grand ses oreilles et en lâchant la bride à son imagination. Parce qu'il est *parlé* (à l'encontre d'un film, d'une bande dessinée ou d'un jeu vidéo), le conte possède en plus les propriétés de ce que Mac Luhan appelait le *média chaud* par excellence : la voix, l'oralité, qui laisse le

champ libre à l'imaginaire. Les yeux grands ouverts de l'enfant le sont sur sa vie intérieure, sur l'habillage fantasmatique des héros au nom programmatique : Chat Botté, Cendrillon, Blanche Neige, Riquet à la Houppe, Boucle d'or... Le plaisir, le divertissement, intriguer, faire rire, pleurer et sourire font toujours partie des premiers effets recherchés par les conteurs.

Instruire

La deuxième fonction du conte est d'instruire, d'éduquer. On apprend un tas de choses dans les contes ! Ce qu'il faut faire et ne pas faire, ce qui est admis ou non en société. Avec le Petit Poucet (Perrault) par exemple, on apprend que l'intelligence peut vaincre la force brute des ogres environnants. Avec la Petite Fille aux allumettes (Andersen), on découvre qu'il y a des enfants près de chez soi vivant dans la misère, la violence et la solitude, effrayantes. Avec la pastorale des santons de Provence, on s'émerveille de tous les métiers représentés autour de la crèche et de leur savoir-faire.

Initier

La troisième fonction du conte est d'initier. Au sens fort (en latin, *initium* = chemin), initier c'est mettre quelqu'un sur le chemin où il va grandir pour passer d'un stade à un autre. Le conte initie ses auditeurs à d'autres manières de voir le monde, l'existence. La mort de la Petite Fille aux allumettes fait toujours pleurer des milliers d'enfants, qui redemandent pourtant qu'on leur lise encore et encore cette histoire si triste. Ce qu'ils y découvrent les prépare à la dure réalité de leur propre vie : oui, affronter la violence familiale, la misère sociale, et ultimement la mort font partie de la beauté de l'existence. Les monstres des contes (ogres, sorcières, dragons, et tous les « méchants ») préparent les enfants à devenir fort et courageux devant le mal. Le psychanalyste Bruno Bettelheim a popularisé ce rôle initiatique des contes :

« Tel est exactement le message que les contes de fées, de mille manières différentes délivrent à l'enfant : que la lutte contre les graves difficultés de la vie est inévitable et fait partie intrinsèque de l'existence humaine, mais que si, au lieu de se dérober, on affronte fermement les épreuves attendues et souvent injustes, on vient à bout de tous les obstacles et on finit par remporter victoire. » (Psychanalyse des contes de fées, 1976)

Vladimir Propp (*Morphologie du conte*, 1928) a donné ses lettres de noblesse au genre littéraire du conte en étudiant la structure commune à

plus d'une centaine de contes russes. Il est à l'origine de l'analyse sémiotique, méthode rigoureuse d'un texte à partir de lui-même.

Le conte a ainsi une fonction d'apprentissage : il apprend à l'enfant à espérer même face aux pires difficultés qu'il rencontre ou rencontrera et qui sont à l'image des horribles sorcières ou des énormes géants.

Cela marche aussi pour les adultes ! Le lecteur attentif du Petit Prince (Saint Exupéry) sera peu à peu initié à un autre regard sur les roses pour en singulariser une comme unique, à l'importance des rituels qui permettent de s'apprivoiser mutuellement, à affronter les 'boas' qui engloutissent toute espérance etc...

Initier et conter vont très bien ensemble !

Voilà donc trois bonnes raisons de continuer à tenir conte dans la veillée de Noël. Grâce aux contes, cette paraliturgie basée sur l'émerveillement, le questionnement et le rêve prépare en effet enfants et adultes à accueillir le mystère de Noël avec un cœur grand ouvert.

Le midrash de Noël

Il y a peut-être plus encore. Dans la littérature juive et biblique, il existe une manière de raconter quelque chose sur un événement qu'on appelle *midrash*.

Qu'est-ce que le Midrash ? Une exégèse particulière. Midrash (pl. Midrashim) signifie en hébreu « qui vient du drash ». La racine hébreu drash signifie « exiger », au sens second, « rechercher ». Il s'agit donc d'une exégèse qui recherche les harmoniques cachées d'un événement. Toutefois, il s'agit d'une exégèse très particulière qui use de paraboles, d'allégories, de métaphores, de jeux de mots à base de glissements phoniques (y compris entre hébreu, araméen, grec, voire latin), sémantiques, allusifs, de concordances témuriques (permutation des jeux de voyelles) et guématriques (à partir du calcul de la valeur numérique des mots)... et qui finit par produire des textes fort éloignés du texte biblique commenté. (www.akadem.org)

Il se peut que les Évangiles de l'enfance (Bethléem, l'étoile, les anges, les mages, les saints innocents, la fuite en Égypte) soient eux-mêmes un superbe midrash nous aidant à décrypter les enjeux de la Nativité. Ce n'est pas mettre en péril le caractère historique et extraordinaire de cette naissance que de lire les premiers chapitres de Luc avec cette grille d'interprétation midrashique. Là où Matthieu fait une longue

démonstration généalogique, là où Jean s'abîme dans une intense méditation sur le Verbe et la lumière, là où Marc est plutôt sobre et discret en sautant par-dessus ces premières années de Jésus, Luc prend le temps de développer à sa manière la portée immense de la conception et de la venue au monde de cet homme exceptionnel. Il le fait avec le matériau symbolique de son époque, et avec le croyable disponible de sa culture. Le résultat est plutôt réussi ! Car les scènes de la Nativité racontée par lui ont eu sûrement plus de succès populaire que les exigeantes méditations de Jean. Pourtant il faut les deux, et c'est bien pour cela qu'il y a quatre Évangiles ! Pour ne pas laisser le conte (Luc), la mystique (Jean), l'exégèse (Matthieu) ou le reportage (Marc) avoir le dernier mot, tant l'événement de Noël est irréductible à l'une ou l'autre de ces composantes portant chacune légitime !

Alors, continuons à *tenir conte* de Noël, afin de nous initier mutuellement à la vie divine que le Verbe de Dieu engendre en nous, de sa naissance à sa venue.

N.B. : Pour ne pas vous laisser sur votre faim, voici un conte de Noël, triste et joyeux, intrigant et savoureux comme beaucoup d'autres. Bonne lecture !

LES QUATRE ARBRES

- Il était une fois, en haut d'une montagne, quatre petits arbres qui rêvaient à ce qu'ils voudraient devenir quand ils seraient plus grands.

➤ Le premier regarda les étoiles qui brillaient comme des diamants au-dessus de lui.

« Je veux abriter un trésor. Je veux être recouvert d'or et rempli de pierres précieuses. Je serai le plus beau coffre à trésor du monde. »

➤ Le deuxième arbre regarda le petit ruisseau qui suivait sa route vers l'océan.

« Je veux être un grand voilier. Je veux naviguer sur de vastes océans et transporter des rois puissants. Je serai le bateau le plus fort du monde. »

➤ Le troisième petit arbre regarda dans la vallée au-dessous de lui et il vit la ville où des hommes et des femmes s'affairaient.

« Je ne veux jamais quitter cette montagne. Je veux pousser si haut que lorsque les gens s'arrêteront pour me regarder, ils lèveront leurs yeux au ciel et penseront à Dieu. Je serai le plus grand arbre du monde ! »

➤ Le quatrième arbre leva les yeux vers le château fort qui dominait tout le paysage.

« Je veux être le pont-levis qui défend l'entrée de ce château. Devant moi, les gens seront impressionnés et se sentiront tout-petits. Je serai le pont-levis le plus impressionnant du monde ».

- Les années passèrent. Les pluies tombèrent, le soleil brilla, et les petits arbres devinrent grands.

-

Un jour, quatre bûcherons montèrent dans la montagne.

➤ Le premier bûcheron regarda le premier arbre et dit : *« C'est un bel arbre. Il est parfait. »* En un éclair, abattu d'un coup de hache, le premier arbre tomba. *« Maintenant, je vais être un coffre magnifique »,* pensa le premier arbre. *« J'abriterai un merveilleux trésor ».*

➤ Le deuxième bûcheron regarda le deuxième arbre et dit : *« Cet arbre est vigoureux. Voilà ce qu'il me faut. »* En un éclair, abattu d'un coup de hache, le deuxième arbre tomba.

« Désormais, je vais naviguer sur de vastes océans », pensa le deuxième arbre. *« Je serai un grand navire digne des rois. »*

➤ Le troisième arbre sentit son cœur flancher quand le bûcheron le regarda. *« N'importe quel arbre me conviendra »,* se dit le bûcheron. En un éclair, abattu d'un coup de hache, le troisième arbre tomba.

➤ Le quatrième bûcheron remarqua le dernier arbre et dit : *« Cet arbre est assez large. C'est exactement ce que je cherche ».* En un éclair, abattu d'un coup de hache,

le quatrième arbre tomba. Il se disait : « *Maintenant, je vais partir rejoindre le château fort* ».

➤ Le premier arbre se réjouit lorsque le bûcheron l'apporta chez le charpentier, mais le charpentier était bien trop occupé pour penser à fabriquer des coffres. De ses mains calleuses, il transforma l'arbre en mangeoire pour animaux. L'arbre qui avait été autrefois très beau n'était pas recouvert d'or ni rempli de trésors. Il était couvert de sciure et rempli de foin pour nourrir les animaux affamés de la ferme.

Le deuxième arbre sourit quand le bûcheron le transporta vers le chantier naval, mais ce jour-là, nul ne songeait à construire un voilier. À grands coups de marteau et de scie, l'arbre fut transformé en simple bateau de pêche. Trop petit, trop fragile pour naviguer sur un océan ou même sur une rivière, il fut emmené sur un petit lac. Tous les jours, il transportait des cargaisons de poissons morts qui sentaient affreusement fort.

➤ Le troisième arbre devint très triste quand le bûcheron le coupa pour le transformer en grosses poutres qu'il empila dans la cour. « *Que s'est-il passé ?* » se demanda l'arbre qui avait été autrefois très grand. « *Tout ce que je désirais, c'était rester sur la montagne en pensant à Dieu.* »

➤ Le quatrième arbre frémit lorsque le bûcheron le découpa en planches bien larges. Le menuisier les assembla, non pas pour en faire un pont-levis, mais une grande table bien ordinaire, même si elle pouvait porter beaucoup de monde. Déçu, l'arbre pleurait en voyant le château fort s'éloigner et son pont-levis...

- Beaucoup de jours et de nuits passèrent. Les quatre arbres oublièrent presque leurs rêves.

➤ Mais une nuit, la lumière d'une étoile dorée éclaira le premier arbre au moment où une jeune femme plaçait son nouveau-né dans la mangeoire. « *J'aurais aimé pouvoir lui faire un berceau* », murmura son mari. La mère serra la main du père et sourit tandis que la lumière de l'étoile brillait sur le bois poli. « *Cette mangeoire est magnifique* », dit-elle.

Et soudain, le premier arbre sut qu'il renfermait le trésor le plus précieux du monde.

➤ D'autres jours et d'autres nuits passèrent, mais un soir, un voyageur fatigué et ses amis s'entassèrent dans la vieille barque de pêcheur. Tandis que le deuxième arbre voguait tranquillement sur le lac, le voyageur s'endormit. Soudain, l'orage éclata et la tempête se leva. Le petit arbre trembla. Il savait qu'il n'avait pas la force de transporter tant de monde en sécurité dans le vent et la pluie. Le voyageur s'éveilla. Il se leva, écarta les bras et dit : « *Paix* ». La tempête se calma aussi vite qu'elle était apparue.

Et soudain, le deuxième arbre sut qu'il transportait le roi des cieux et de la terre.

➤ À quelque temps de là, un vendredi matin, le troisième arbre fut fort surpris lorsque ses poutres furent arrachées de la pile de bois oubliée. Transporté au milieu des cris d'une foule en colère et railleuse, il frissonna quand les soldats clouèrent sur lui les mains d'un homme. Il se sentit horrible et cruel.

Mais le dimanche matin, quand le soleil se leva et que la terre tout entière vibra d'une joie immense, le troisième arbre sut que l'amour de Dieu avait tout transformé. Il avait rendu le premier arbre beau. Il avait rendu le second arbre fort. Et à chaque fois que les gens penseraient au troisième arbre, ils penseraient à Dieu.

Cela était beaucoup mieux que d'être le plus grand arbre du monde.

➤ Des années et des années passèrent encore, et le quatrième arbre fut transporté un jour à Rome, où on intégra le bois dans une table étonnante, placée au milieu d'une église. Il n'avait jamais vu une table en bois pareille. On l'appelait « autel ». Il s'étonnait de voir des gens de partout venir autour de lui. Toute cette foule parlait beaucoup de joie, de paix, de familles réunies... Chaque année, une nuit de plein hiver, la porte restait ouverte pour accueillir plein d'enfants... À chaque fois, l'arbre pleurait de joie, et était si fier de porter sur lui l'enfant de Noël présent dans un peu de pain et de vin...

Il se disait, souriant au milieu des larmes : « Je suis fait pour offrir et non pas pour défendre. Je suis le plus heureux des arbres »...